VOL. 05 NO. 6,
AUGUST, 2024
E-ISSN 3027-1401
P-ISSN 3026-9148

African Scholar Publications & Research International
www.africanscholarpub.com

Journal of Arts and Sociological Research (JASR)

L'ironie et L'humour Comme Technique de Sensibilisation chez Mongo Béti

Taiyo Tyavnum
Department of French, College of Education, Oju
Corresponding Author: *taiyotyavnum@gmail.cvom*

Abstract
Resumé
Mongo Béti a suivi une certaine tradition dans le roman camerounais qui consiste à faciliter et à rendre agréable la lecture, par l'introduction d'un climat de détente et de décontraction dans son œuvre. L'humour qui est, selon le *Petit Robert*, « une forme d'esprit qui consiste à présenter la réalité de manière à dégager les aspects plaisants et insolites » dans les principaux romans camerounais. Mongo Béti utilise cette technique, à savoir la présentation d'un sujet sérieux, voire dramatique sur un ton du humour dans le but de créer une atmosphère de décrispation. Le rire ou le sourire ressenti par le lecteur rend d'une certaine façon la lecture facile et agréable.

Keywords: L'ironie, L'humour, Technique, Sensibilisation, Mongo Béti.

Introduction

Dans un entretien avec Anthony Omoghene Biakolo, Mongo Béti cherchait à révéler les effets qu'il voudrait produire dans son œuvre à travers les procédés de l'ironie et l'humour. D'après Béti, ces procédés apparaissent très liés au processus de démystification et de prise de conscience:

> Il faut dire que la meilleure démystification se fait par l'humour par l'ironie et la satire. Comme le montre Voltaire que je considère comme le grand maître de l'ironie, je pense que le lecteur est très sensible à l'ironie et surtout celui qui en est victime montre très vite, que l'ironie lui fait mal… Alors, l'ironie est toujours chez moi un moyen de démystifier, de montrer les choses sous leur vrai jour (119).

Les techniques de l'humour et l'ironie

Pour Lambert, l'humour africain est l'expression de la sagesse profonde et inébranlable de l'Africain authentique et permet de tout resituer dans un contexte plus large où chaque chose prend sa véritable dimension. Lambert note que l'humour africain assume tous les modes habituels du comique: les jeux de mots, le comique de caractère et de situation

Dans *Le pauvre Christ de Bomba,* la chaîne de situations ironiques se révèle dès le début lorsque le R.P.S. Drumont annonce son intention d'effectuer une tournée au pays des Tala :

> Le Bon Pasteur abandonne son troupeau pour aller à la recherche de la brebis perdue. Mais je ne vous laisse pas seuls. Il y a un prêtre à la mission, un nouveau. Il n'a pas encore l'habitude du pays ; néanmoins, obéissez-lui comme à moi-même. Je parle surtout pour les femmes de la sixa… je me mets en route demain. J'espère que mon absence ne se fera pas sentir à Bomba… (14).

L'ironie qui découle de cette paraphrase biblique se voit d'abord dans l'inversion de la situation. En dépit de son arrivée récente au pays des Tala, le Père Le Guen connaît mieux le pays que Drumont qui y a passé plus de vingt ans d'évangélisation. D'ailleurs, Le Guen n'est à Bomba que depuis peu de temps mais déjà, il parle bien la langue indigène. Il est également très conscient de la différence entre son propre milieu et celui où il se trouve actuellement à Bomba. L'ironie se remarque ainsi du fait que c'est Drumont lui-même qui n'a pas l'habitude du pays. Ensuite, l'ironie se manifeste dans le souci que le père Drumont se fait à propos de la mission pendant son absence et lorsqu'on devine déjà que son absence ne se fera aucunement sentir à Bomba, on ne peut s'empêcher d'en rire. Alors, l'ironie et l'humour jouent ici le rôle de révéler l'absurdité des propos et des prétentions du père qui pense naïvement que les gens de Bomba l'écoutent et lui obéissent. Au fait, l'ironie de cette situation atteint son paroxysme lorsqu'à son retour, à son grand désespoir, le R.P.S. Drumont découvre que la mission est livrée à l'abandon démesuré par ses soi-disant confidents. Sa démission et son départ éventuel sont ainsi révélateurs de l'intention profonde de Béti qui cherche à démystifier les prétentions du missionnaire, lequel pense que sa religion est supérieure à la religion africaine.

Dans le récit de Denis à propos de l'accident survenu à Joseph Garba se manifestent l'ironie et l'humour qui évoquent à la fois la naïveté du jeune acolyte et la méchanceté du père Drumont. Or, Drumont refuse de confesser la victime avant qu'il ne jure de renoncer à ses irrégularités matrimoniales et d'acquitter ses arriérés du denier du culte. A en croire Denis :

> L'homme est mort comme le R.P.S. lui donnait l'absolution. Quel bonheur. Cet homme de qui l'idée de confession était bien loin, qui serait mort sans sacrement, dont l'âme se serait présentée devant dieu dans le pire état, si le R.P.S. ne s'était trouvé présent au moment de l'accident, le voilà rangé désormais parmi les élus (42).

Ce passage provoque le rire et la réaction du lecteur contre la prise de position de Denis qui a assimilé sans question des leçons religieuses débitées à la Mission de Bomba. Il importe également de noter qu'à travers le personnage de Denis, l'ironie de Béti surgit pour caricaturer l'enseignement chrétien du père Drumont que Denis n'a fait que suivre docilement. L'ironie démystifie finalement la crédulité grotesque et la docilité burlesque de Denis qui s'incline devant la colonisation.

Dans *Mission terminée*, le premier procédé comique réside dans le grand décalage qui sépare la réalité telle que le lecteur la découvre ou l'a même connue et la dissimulation des orateurs. Par exemple, dans le discours de Bikokolo le patriarche (qui essaie de convaincre Medza pour qu'il entreprenne une mission à Kala), il y a une opposition ironique entre la vraie personnalité de Medza tel que le lecteur le connaît – un recalé au Baccalauréat – et sa « connaissance des choses des Blancs ». D' après le patriarche, Medza est un « homme terrible » qui parle avec la « voix du tonnerre » à cause de ses « diplômes ». Nous remarquons pourtant que ce discours qui ridiculise la naïveté des « bushmen de l'arrière – pays » est une louange très exagérée de l'intelligence et de l'héroïsme de Medza car le dénouement révèle qu'il n'a qu'une connaissance éparse des choses des Blancs et qu'il est un inadapté social vis-à-vis des paysans de Kala. L'ironie et l'humour se manifestent ici à travers le caractère exagéré et paradoxal de la situation de Medza, car sa mission aboutit, en effet, à une espèce d'éducation et il se trouve intrigué, manipulé et au lieu de conquérir, il est capturé par les paysans naïfs. En fin de compte, le but de Béti est de briser la prétention de Medza qui se croit un intellectuel et supérieur aux péquenots illettrés de Kala.

On remarque aussi le grossissement qui sépare la réalité et les discours de Zambo au moment où il présente Medza aux amis de Kala, tout d'abord comme un « prodige », c'est-à-dire quelqu'un d'extraordinaire par ses dons et par ses talents. Mais nous savons que cette représentation est le contraire de la vraie personnalité de Medza qui est un personnage ordinaire et naïf. Ensuite, d'après Zambo, Medza a

> reçu tous les diplômes que vous petites caboches peuvent s'imaginer sans compter les autres, c'est pour vous dire. Et quoiqu'il se trouve sur les mêmes bancs que les fils des Blancs, rendez-vous compte ces derniers eux-mêmes sont en train de se demander avec désespoir quel diplôme lui décerner prochainement. C'est qu'il a épuisé tout le stock dont ils disposaient (52).

Vu que Medza n'a même pas réussi à ses examens de baccalauréat, cette louange est hyperbolique et expose la naïveté de Zambo. Ce qui rend le passage le plus ironique et humoristique est le choix des mots employés par Béti pour exagérer la personnalité de Medza afin de se moquer du héros et de le réduire à rien.

Un autre procédé qui retient notre attention se reflète dans l'emploi des retours ironiques par Béti pour démasquer les personnages. Par exemple, il y a des registres ironiques dans la présentation de Bikokolo le patriarche. En effet, Bikokolo tout illettré qu'il soit, est comparé à un « professeur de latin de quatrième » qui arbore « un sourire souverainement condescendant et satisfait à la fois… lorsqu'un élève vient de commettre un irrémédiable barbarisme » (30).

On remarque que Bikokolo tire profit de l'ignorance de Medza à propos de la sagesse traditionnelle. Alors, lorsqu'il lui raconte une légende tirée de la mythologie du pays, son langage est caractérisé par des « dialogues monologués », des « constatations tirées de son expérience », etc. et il réussit ainsi à « mystifier » le jeune Medza qui entreprend la mission malgré lui. A travers cette présentation, l'ironie mordante de Béti démystifie tout d'abord les fausses prétentions de Medza qui se croit un intellectuel et ensuite, elle expose la manipulation des Anciens qui cherchent à dominer les jeunes dans la société traditionnelle africaine.

On est également conscient de l'ironie qui existe dans la leçon que l'oncle Mama administre à Medza sur la communauté du sang. Cette leçon sur ce qu'est le sang- « un liquide rouge qui coule dans nos veines » (126), d'après Medza – démontre une opposition entre la sagesse traditionnelle et l'enseignement occidental. L'oncle Mama, un ancien qui a la connaissance de la sagesse africaine, apparaît en tout cas grotesque dans son rôle de « professeur de grec de Provence » (126) et ses explications sont tout à fait comiques. Par exemple, il explique que la communauté du sang : « Signifie que, du moment que la parenté nous lie toi et moi, le même sang coule dans nos veines. Ou plutôt, du moment que le même sang coule dans nos veines, la parenté nous lie » (126). Cette explication est absurde et plonge de plus dans la confusion, l'esprit de Medza qui ne connaît pas le sens métaphorique du sang dans la tradition africaine. Il est également comique que Jean-Marie Medza, l'intellectuel, devienne l'élève d'un illettré et il est obligé de suivre l'oncle Mama pour mieux assimiler sa leçon. L'ironie et l'humour résident surtout dans l'inversion des rôles des personnages et la maîtrise avec laquelle Béti parodie les discours de l'oncle Mama qui s'impose à Medza et finalement s'approprie son troupeau. Dans l'ensemble de la présentation, tout comme dans le cas de Bikokolo le patriarche, la fonction de l'ironie de Béti est dirigée contre les vieux qui cherchent à dominer et à exploiter les jeunes.

Un autre procédé de l'humour est la caricature qui se voit dans la peinture à la fois physique et morale des personnages. L'oncle Mama est ainsi décrit : « très étroit du bas, les jambes maigres, les pieds petits pour un paysan ; en revanche, le torse

puissant ; les épaules larges. Son front était constamment crispé, ses mâchoires nerveuses, comme s'il avait été à chaque instant à la recherche d'une idée » (63). L'humour de Béti réside dans le portrait composite de l'oncle Mama et dans la bizarrerie de son comportement, car l'oncle Mama est toujours occupé et quand il n'écoute pas quelqu'un, il est en train de réfléchir ou bien d'accomplir un petit travail manuel.

Les jeunes amis de Kala apparaissent comiques par l'usage des sobriquets et par leurs traits physiques et moraux. Albert Bidzo dit saint Yohannès le Palmipède – « Un jeune homme un peu plus déguenillé » (54), c'est-à-dire, dont les vêtements sont déchirés, mal attachés – est ainsi appelé parce qu'il avait « les pieds non seulement plats mais retournés vers l'extérieur. Yohannès exhalait une forte odeur de vin de palme et rotait très fréquemment » (54). Il à la manie de se répéter lorsqu'il parle et cette tautologie (que commettent souvent les paysans) provoque le rire. En voici un exemple : « Monsieur, moi, je peux te dire une chose sincère, très sincère, mais alors tout ce qu'il peut y avoir de sincère. Et bien cette chose très sincère que je veux te dire c'est que pour ma part et en ce qui me concerne… » (54). Petrus, fils de Dieu, est présenté comme un personnage dégingandé, c'est-à-dire, qu'il a quelque chose de disproportionné dans sa haute taille et de disloqué dans la démarche. Il est une espèce de « gigolo de village » (54). Ici, l'humour de Béti réside non seulement dans l'excentricité de la personnalité de Petrus fils de Dieu mais aussi dans l'effet produit par la prononciation des mots familiers, « dégingandé » et « gigolo » (54). Le nom, Abraham le Désossé s'explique par le fait que : « dans tout son maintien, lorsqu'il se tenait debout ou assis, le jeune homme montrait trop de souplesse pour un vertébré en général et pour un humain en particulier : on eut cru qu'il était complètement dépourvu d'os » (57). Tout comme dans le cas de Petrus fils de Dieu, l'humour de Béti se remarque dans la description excentrique de la personnalité d'Abraham le Désossé. Il faut remarquer que les plaisanteries des jeunes gens de Kala provoquent le rire et créent une atmosphère de détente.

Le chef de Kala est présenté comme une véritable source de la déchéance morale d'un jouisseur. Sous prétexte d'amitié, de fraternité, de sentiment de l'honneur et de patriotisme, il sollicite l'assistance matérielle de ses sujets, mais c'est une façon de les exploiter parce qu'ils ne viennent à son aide qu'à cause de « l'intimidation obtenue par les menaces de brimades administratives » (143). Il est en collaboration avec l'administration coloniale pour intimider et opprimer ses sujets. À travers son personnage, l'ironie de Béti se dresse contre la corruption politique et l'oppression sociale pendant la colonisation.

Finalement, l'ironie existe aussi dans le contraste entre les espoirs des gens de Kala (et même des gens du village de Medza), à l'arrivée de Medza et ce qu'il advient à la fin de la mission. Medza, qui s'est présenté au début de l'histoire comme un

conquistador-un chevalier en quête d'exploits, et qui jouit de beaucoup d'estime à son arrivée à Kala, apparaît pourtant ordinaire parmi la population autochtone. En effet, son voyage, destiné à un voyage de conquête, se manifeste comme une espèce d'éducation qui lui ouvre les yeux sur l'insuffisance de ses connaissances livresques, ses faiblesses et sa personnalité d'emprunt. Il en revient rebelle et il quitte le foyer paternel à la recherche de sa personnalité juridique. Dans ce cas, l'ironie et l'humour sont employés comme procédé de révolte contre l'école coloniale et le système patriarcal de la société traditionnelle africaine.

L'ironie et l'humour chez Mongo Béti e comme procédé stylistique de révolte

Dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, on est provoqué à rire à plein poumon à la scène dans laquelle a lieu l'affrontement entre le RPS Drumont et Sanga Boto, l'homme – au-miroir : surpris par le missionnaire, le sorcier se conduit comme un petit enfant « il était effrayé et il criait presque en pleurnichant » (79). Lui qui semblait si puissant se met à prier le RPS mais la ténacité de celui-ci et sa volonté de mettre un terme aux supercheries de Sanga Bot allaient avoir raison de sa dernière résistance. Traîné dans rues du village, en caleçon court et honteux d'avoir été ainsi montré à tous, il est la risée de ses enfants et des femmes. Non satisfait de cette victoire, le missionnaire va détruire complètement le pouvoir du sorcier en le sermonnant devant une grande assemblée, au cours de la messe. Ce spectacle n'aurait rien de particulier, si l'homme de Dieu ne poussait pas la ridicule jusqu'à affirmer que Sanga Boto était l'incarnation de Satan et la réalisation de la prophétie. Ce climat de détente s'accompagne aussi d'une ironie que Mongo Béti utilise assez fréquemment. Celle-ci consiste à présenter des faits ou des phénomènes sur ton moqueur, tendant à les banaliser, sinon à les rendre ridicules. L'ironie est une allégorie au-delà de laquelle il faut aller pour en saisir le sens : pour ne pas aller droit au but, Mongo Béti a trouvé cette forme pour exprimer son refus d'une situation vécue. Il se moque de ses personnages pour nous les faire mieux découvrir, cerner et connaitre.

Dans son article, « La révolte contre le pouvoir colonial et religieux », Bernard Mouralis atteste que l'objectif principal de la littérature africaine c'est de « dévoiler dans une perspective de combat le caractère véritable de l'entreprise de colonisation, à travers ses dimensions politique, sociale et culturelle » (37). Cette perspective de combat représente la révolte des écrivains africains contre le colonialisme. D'après Mouralis, le thème de la révolte date de l'année 1921 avec la publication de *Batouala,* le roman de René Maran, qui s'attaque à la quotidienne bassesse de la civilisation européenne.

En outre, Mouralis s'interroge sur l'importance de la révolte dans la littérature africaine et en arrive à constater que la révolte contre la colonisation remplit une double fonction : la fonction expressive met en valeur l'expérience personnelle vécue

par l'écrivain dans un monde colonial particulier caractérisé par un espace violemment antithétique ; à travers la fonction référentielle, l'écrivain africain cherche à soulever le point de vue des Africains afin d'informer son public sur la nature véritable du monde dans lequel il vit. En ce qui concerne Mouralis, avec le temps, l'expression de la révolte prend une allure radicale envisageant l'indépendance comme une solution possible aux problèmes qui se posent aux territoires coloniaux. Il en arrive à postuler que cette révolte est :

> Une affirmation progressive qui retrace la réalité de la période coloniale sous sa forme la plus brutale en passant par la période de l'Union Française puis de la loi-cadre (1946), jusqu'à l'impérialisme néocolonial qui commence à partir de l'indépendance (58).

Chez Mongo Béti, la révolte contre le colonialisme se situe dans les années 50 et son œuvre s'est penchée plus particulièrement sur la crise de maturité en liaison avec l'U.P.C., un parti politique progressiste qui recrutait largement parmi les jeunes. Dans ce travail, nous conceptualisons les éléments d'ironie et d'humour mis en œuvre dans *Mission terminée* pour dénoncer l'école coloniale et les abus du système patriarcal.

Il faut qu'on se souvienne que pendant son séjour au village de Kala, Medza arrive à se rendre compte, non sans désespoir, que les connaissances livresques sont illusoires et qu'au lieu de former sa personnalité, l'école coloniale l'a plutôt déformée de sorte qu'il est devenu un inadapté social vis-à-vis de son peuple. Ce sont des découvertes tardives après de longues années d'études, mais très amères car Medza comprend maintenant qu'il n'a eu aucune formation intellectuelle réelle et il accuse ainsi l'école et son père d'être responsables de sa situation actuelle. Dans *Mission terminée,* nous repérons une double révolte de Medza : la révolte contre l'école coloniale tout d'abord et puis, la révolte contre son père, qui représente également la révolte populaire des jeunes contre les vieux dans la société africaine écartelée entre deux cultures.

La révolte de Medza est dirigée ainsi tout premièrement contre l'école car il se sent très malheureux à l'idée que l'école lui a enlevé la liberté et l'épanouissement en tant qu'Africain. C'est à travers l'emploi de la technique des conférences que se remarquent l'ironie mordante et l'humour de Béti. Car c'est pendant ces conférences que, face à son incapacité de s'expliquer devant les paysans analphabètes, Medza se rend compte que ce qu'il a appris à l'école ne répond pas d'une façon pratique, aux besoins de son peuple. Par ailleurs, il est ironique que Medza devienne conscient de la perte de sa liberté au moment où il jouit de beaucoup d'estime parmi la population autochtone. En effet, Medza constate qu'il a été vidé de sa belle substance par « l'école-ogresse » (96) et à partir de ce moment, il commence à dénoncer aussi les privilèges que l'éducation occidentale lui donne vis-à-vis des paysans illettrés. Ainsi,

la remarque de l'oncle Mama que l'on parlera longtemps de lui à Kala parce que son éducation lui est indifférente. Cette attitude de Medza provoque à la fois le rire et la sympathie du lecteur. En effet, Medza commence à détester tout ce qui représente l'école et c'est ainsi qu'il rejette Eliza, symbole de la ville.

Pendant une deuxième conférence, Medza révèle que l'école représente « une distraction, un jeu » (96) pour montrer son indignation contre l'éducation occidentale. Il avait été à l'école tout simplement parce qu'il était forcé par un père ambitieux, et depuis lors, il ne s'était jamais posé la question à propos du travail qu'il ferait après ses études – jusqu'à cette soirée pendant laquelle Endongolo lui demande quel genre de travail feront Medza et tous les jeunes gens qui sont allés à l'école. Medza trouve que cette question est très bouleversante. Sa déception et son hébétude laissent voir l'ironie de Mongo Béti qui s'attaque à l'école coloniale qui manque de préparer les élèves à aucune vocation ni à une formation intellectuelle réelle. Or, comme Banda dans *Ville Cruelle,* Medza constate que l'école coloniale, au lieu de « favoriser l'épanouissement de sa personnalité, l'a plutôt étouffée » (97), et Charly-Gabriel Mbock, qui fait une analyse critique de *Ville Cruelle* d'Eza Boto, le conclut que : «L'Ecole coloniale, qu'elle soit laïque ou missionnaire apparaît… comme une institution intruse et nuisible, propre à diviser et à appauvrir les élèves, à en faire des inadaptés sociaux en les opposant à leur milieu d'origine » (23-24). C'est Medza lui-même qui se trouve déséquilibré par de longues années d'études et qui devient culturellement un inadapté social opposé à son milieu d'origine.

La révolte de Medza est dirigée ensuite contre son père. Il faut qu'on se rappelle que le séjour de Medza à Kala l'a beaucoup changé et lorsqu'il revient chez lui après la mission, il pense qu'il peut confronter son père. À partir de ce moment, Medza se compare à un jeune homme qui va au combat et qui doit tuer un taureau impétueux. Le « taureau impétueux » (25) que Medza, le « jeune toréador » (25) doit tuer, c'est son père. Ici, nous disons que l'humour de Béti se remarque dans l'image que Medza fait de lui-même comme un toréador et de son père comme un taureau impétueux. D'autre part, nous remarquons que l'humour de Béti relève des pseudonymes dont Medza traite son père : le « flic », le « dictateur à domicile » et le « tyran au foyer » (26). Ces termes provoquent le rire surtout à cause de la peinture exagérée de la personnalité du père de Medza. Encore, on voit se déclencher la révolte de Medza contre son père aussitôt arrivé chez lui. C'est dans l'après – midi et quoique son père déteste entendre siffloter, Medza se met à siffloter sans arrêt et à donner des ordres à sa sœur cadette afin de provoquer son père. Ceci, il fait exprès en avouant que « …comme un prince dans son domaine ou un colon dans son Sénégal, ou un Buffalo Bill dans son Oklahoma. Mon père, le visage plissé, contemplait à travers le soleil un objet mythique. » (238). L'humour de ce passage découle de l'attitude de grande liberté manifestée par Medza et qui s'oppose dialectiquement à l'attitude désemparée

et hébétée de son père. Il importe de remarquer qu'à travers cette présentation, l'humour de Béti cherche à détruire la tradition en vigueur par laquelle l'autorité ou la supériorité d'un père est incontestable. Or, Medza est désormais déterminé à ne plus se laisser battre par son père ; il est même prêt à le confronter physiquement et on note le manque de respect de Medza à l'égard de son père lorsque ce dernier demande à son fils d'où il revient après deux jours d'absence :

> « Et toi, d'où viens-tu ?
> « Je ne m'appelle pas « toi », répondis-je du tac au tac.
> « Tiens ! tiens ! dit-il. Et comment t'appelles-tu donc ?
> « S'il y a quelqu'un que ça intéresse, qu'il aille s'informer auprès de l'officier de l'état civil (242).

L'effet comique de ce passage provient de la manipulation du langage par l'auteur. À partir de ce moment, Medza est engagé dans une confrontation physique avec son père qui cherche à le battre. Cet affrontement qui oppose Medza à son père est plus au moins tragique car il signale la désintégration d'un ordre social qui repose sur l'obéissance totale des enfants à l'égard de leurs parents en Afrique traditionnelle. Pourtant, comme le remarque Abubakar Hussaini, la description que Béti fait de cette lutte est telle que le lecteur y voit un effet comique plutôt que celui d'épouvante comme en témoigne cet extrait :

> Quelques hommes rirent, toutes les femmes se mirent à pleurer et à invoquer leurs morts, sans que je puisse saisir le rapport. Mon père se releva d'un seul mouvement, la colère contractait son visage. Mais il était vraiment à bout de souffle et, dès lors, ce fut un festival. Je le feintais, comme on fait d'un enfant qui apprend à marcher, tournant autour des gens, me faufilant, prenant des crochets, des virages imprévus, amorçant des départs irrésistibles (247).

Comme le note encore Abubakar Hussaini, le comique de cette scène réside « non pas dans la lutte elle-même, mais dans la différence de souplesse et de rapidité qui sépare les deux antagonistes » (67). Après avoir ridiculisé son père, Medza finit par quitter le foyer paternel en compagnie de son cousin, Zambo. Cette fuite représente la dernière étape de sa révolte contre l'école et un père autoritaire. Par cette fuite, Medza cherche à couper des relations avec son père et à se débarrasser de son autorité ainsi que de la vie factice de l'école. Il abandonne également sa femme et part à la recherche de lui-même car s'il est libéré de la vie factice de l'école, il n'a pas encore trouvé quelque chose pour la remplacer.

Pour conclure, nous disons que le plus grand succès littéraire de Mongo Béti réside dans son application efficace des procédés de l'humour comme l'ironie et la satire.

Tout en abordant des questions sérieuses dans ses romans, Béti réussit en même temps à égayer son récit d'un ton moqueur constant qui crée une atmosphère de gaieté, sans pour autant perdre le message central de ses œuvres. On remarque que Béti utilise l'ironie et l'humour comme une vision du monde et une reprise en main de sa personnalité, de son identité, autant que comme procédé stylistique. Sur ce point, l'ironie est pour lui une façon de se retirer, de se mettre au-dessus et d'affirmer qu'on n'est pas ce qu'on dit de vous.

Conclusion

Par le biais de l'humour, de l'ironie et la satire, Béti est arrivé à démystifier, à montrer les choses sous le vrai jour de son lecteur. L'ironie et l'humour de Béti s'encadrent bien dans le roman de la contestation. L'ironie et l'humour se manifestent d'abord dans les relations des personnages avec la société coloniale. Les personnages de Béti cherchent à tourner à leur avantage ce que le monde colonial leur impose et qui leur est étranger. Ses personnages font semblant de se plier aux volontés de l'administration étrangère afin d'agir à leur guise et se rendre les véritables maîtres de la situation coloniale.

REFERENCES

Béti, Mongo. *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Présence Africaine, 1956.
---, *Mission Terminée*. Paris : Butchet/Chastel, 1957.
---, *Le Roi Miraculé*. Paris : Butchet/Chastel, 1958.
---, *Main basse sur le Cameroun*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1972.
---, *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris : Buchet/Chastel, 1974.
---, *Remember Ruben*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1974.
---, *La Ruine Presque cocasse d'un polichinelle*. Paris : Éditions des peuples Noirs, 1979.
---, *Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur*. Paris : Butchet/Chastel, 1982.
---, *La Revanche de Guillaume Ismaël*. Paris : Butchet/Chastel, 1993.
---, *Trop Soleil tue l'amour*. Paris : Éditions Julliard, 1999.
---, *Branle-bas en noir et blanc*. Paris : Éditions Julliard, 2000.
---, *La France contre l'Afrique : retour au Cameroun*, Préface et postface d'Odile Tobner. Paris : La Découverte, 2006.
Boto, Eza. *Ville Cruelle*. Paris : Présence Africaine, 1953.
Achebe, Chinua. *Le monde s'effondre*. Paris : Présence africaine, 2000.
--- . *Le démagogue*. Dakar : Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 1984.
--- . « Obstacles au dialogue Nord-Sud. » PNPA11 (1979).
Africultures (mars1999), no 16 :89-91.
« Auteurs contemporain. Discoures critique sur les œuvres de littérature contemporaine » : *La ruine presque cocasse d'un polichinelle*. https://auteurs.contemporain.info.
Awumey, Edem. « Le roman de Belleville : l'écrivain africain entre exil et métissage. » Lianes 27 Feb.2006http://lianes.org/search.
Azeyeh, Albert. « Biyidi, Béti ou la quête du double heureux. » *Présence francophone*42 (1993).
Balandrier, Georges. *Sociologie actuelle* de *l'Afrique noire: Dynamiques sociales en Afrique centrale.* Paris : P.U.F., 1955.
Bal Ba, Amadou. « Mongo Béti (1932-2001), un écrivain camerounais du refus radical, un Roi sans couronne ». http://baamadou.over-blog.fr/.
Bakhtin, Mikhail. *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Seuil, 1970.
Barthes, Roland. *Critique et Vérité.* Paris : Editions du Seuil, 1966.
---. *L'Analyse Structurale des récits : poétique du récit.* Paris: Seuil, 1979.
--- . *La mort de l'auteur*. Paris : Seuil, 1984.
Bekri, Tahar. " Mongo Béti Branle-bas en noir et blanc". Paris : Notre librairie, no 142, oct-dec. :2000.